



# MUSIQUE ET SILENCE

par René Gibaudan

A l'encontre d'une célèbre et facétieuse définition, la musique n'est pas « un bruit coûteux », encore qu'à notre époque elle tende à justifier l'épithète qui la classe parmi les plaisirs qui se paient à prix d'or. Elle n'est pas un bruit, parce que le bruit est la négation et l'antilogie du silence, tandis que la musique est amie du silence.

Le silence est à la musique ce que l'air est à la respiration, sa condition normale et nécessaire ; il est son élément et sa vie. Et il n'est pas douteux en effet, que si elle était privée de silence, la musique deviendrait le plus vain et le plus stupide des bruits. Comme une reine, elle ne consent à descendre parmi ses fidèles, que s'ils la reçoivent dans le recueillement, et ses plus purs amants suspendent leur souffle à son approche. Donne-t-elle audience à de vastes auditoires ? Bien avant sa venue, les rumeurs s'apaisent. Celui qui préside aux rites de son culte fait un signe... C'est elle, la voici... Un long frisson agite les âmes et fait clore les bouches...

Mais ce silence réceptif n'est pour ainsi dire que l'élément inerte au sein duquel la musique va déployer ses sortilèges. Son âme est essentiellement mouvante, et s'il m'est permis de l'évoquer par une image lumineuse, elle m'apparaît comme ces galères merveilleuses qui portaient Cléopâtre, et qui marchaient avec majesté sur ce « toit tranquille et vivant » qu'est l'immense plaine de la mer. Elle ne s'avance sur le fluide élément qui la soutient, que lorsqu'il est agité en cadence par le geste ordonné des rameurs. Comme la mer, le silence qui soutient les harmonies sonores doit être actif, car ces harmonies ne se meuvent et ne vivent que s'il est battu par des rames invisibles qui font jaillir la lumière autour de la nef. Comme l'a écrit justement un grand poète de la musique, Gabriele d'Annunzio : « le rythme est le cœur de la musique, mais ses battements ne sont perçus que pendant la pause des sons. L'essence de la musique n'est pas dans les sons, elle est dans le silence qui les précède et dans le silence qui les suit. »

L'âme de la musique est donc faite de l'âme du silence. Cette âme est *Rythme et Lumière intérieure*. L'élément sonore s'ordonne selon les lois qui lui sont imposées par elle. Par là s'explique la diversité de valeurs que l'on trouve dans les silences de la musique ; car si l'on veut bien y prêter attention, une œuvre musicale ne vaut que par la qualité de ses silences. Une mélodie se pèse dans le silence où elle baigne et ses inflexions tour à tour caressantes ou impérieuses ne prennent un sens que grâce à l'atmosphère de recueillement et d'adoration où flotte sa vie éphémère.

Que d'exemples il serait loisible d'invoquer pour servir d'appui à cette thèse en apparence paradoxale ! Le seul nom de Beethoven éveille les échos d'un vaste univers où chante éternellement une musique faite de silence. C'est dans le silence que son cœur a puisé les plus sublimes accents, car c'est dans ses profondeurs que son âme fut enclose durant

presque toute sa vie mortelle ; et à vrai dire l'auteur de la *IX<sup>e</sup>* n'a été lui-même, il n'a été grand qu'au plus profond de sa surdité. C'est là, dans le fond de cet abîme, où il s'était senti glisser (avec quelle angoisse !) qu'il comprit la beauté essentielle de la musique intérieure. Il sut désormais que « le silence, comme l'a si bien senti Maeterlinck, est l'élément dans lequel se forment les grandes choses ». Il a chargé sa musique de sublimes silences. Quelques sons parfois lui suffisent pour chanter sa joie ou sa douleur. Sa mélodie ne se compose que de quelques notes. Ou bien il se contente de battre le rythme par un coup régulier de timbales, comme dans l'*Andante* de la *Quatrième Symphonie*. Ailleurs le thème essentiel se dérobe ; il se cache et il se tait, mais il reste présent d'une présence immatérielle, insonore et toute idéale. L'esprit seul le goûte et l'entend dans l'intervalle laissé par de lourds accords chargés de mystère.

Les points d'orgue qui marquent les sommets de la méditation beethovenienne sont en quelque sorte légendaires. Celui de la *Cinquième Symphonie en ut mineur* est peut-être plus que tout autre célèbre. Wagner l'a ingénieusement commenté en prêtant au maître ces paroles formidables qui semblent retentir au loin comme un fracas de tonnerre : « Tenez mon point d'orgue lentement et terriblement. Je n'ai point écrit des points d'orgue par plaisanterie ou par ambaras, comme pour avoir le temps de réfléchir à ce qui suit. Alors la vie du son doit être aspirée jusqu'à extinction. Alors j'arrête les vagues de mon océan et je laisse voir jusqu'au fond de ses abîmes ; ou je suspende le vol des nuages, je dissipe les brouillards confus, je fais apparaître aux regards le ciel pur et azuré, je laisse pénétrer jusque dans l'œil rayonnant du soleil. Voilà pourquoi je mets des points d'orgue. »

Sublimes paroles dignes d'un dieu qui, du haut de son Olympe, s'efforce d'ébranler les portes qui s'ouvrent sur l'infini !

Le grand sourd a sondé les profondeurs du silence, et au lieu d'en concevoir de l'effroi comme l'âme tremblante d'un Pascal, il a écouté avec ravissement les harmonies divines qui bercent le monde éternellement. A ce célébrant de la joie intérieure fut faite l'essentielle révélation qu'il y a une *musique du silence*.

Cela est le scandale des faibles et la lumière des forts. Est-ce donc si étrange ?... Qu'est-ce que le son ? Un infime accident, quelques vibrations dans un élément qui couvre à peine de quelques pieds la surface de notre planète terrienne. Dans les espaces prodigieux où gravitent éternellement les mondes, tout se tait, tout est silence... « Silence, le grand Empire du silence, s'écrie Carlyle, plus haut que les étoiles, plus profond que le royaume de la mort. » L'âme de la musique serait-elle asservie aux conditions atmosphériques du grain de poussière avec lequel nous roulons dans l'immensité de

l'infini ? Evidemment non. La musique des sphères dont parle Platon, est ordonnée suivant un rythme souverain qui comprend, mais dépasse infiniment le petit monde de la sonorité où nos rêves se complaisent. Et c'est bien pour cela que la musique sonore n'est qu'une musique *temporelle* et périssable, tandis que la musique du silence est une musique éternelle.

Nous ne pouvons guère capter du *Rythme* que ses formes inférieures entachées de matière : la danse qui est son expres-

sion dans l'espace et la musique sonore qui est son expression dans le temps. De rares privilégiés comme Beethoven ont certainement dépassé par la puissance de leur génie les conditions et les limites de la musique terrestre. Mais pour sublimer en quelque sorte les éléments périssables de cet art, pour nous conduire au seuil éblouissant des harmonies divines, il n'a eu qu'un seul recours, qu'une seule ressource : le silence.

René GIBAUDAN.

# LES THÉÂTRES

ACADEMIE NATIONALE : **VIRGINIE**, comédie lyrique en 3 actes : poème de **M. Henri Duvernois**, musique de **M. Alfred Bruneau**.

Par suite de circonstances imprévues de la dernière heure, le compte rendu critique de M. Pierre Lalo sur *Virginie* n'a pu être inséré dans ce numéro-ci, nous ne voulons pourtant pas attendre notre prochaine publication pour donner à nos lecteurs quelques indications objectives sur la nouvelle œuvre due à l'ominente collaboration de MM. Alfred Bruneau et Henri Duvernois.

Elle comprend trois actes. Le premier se situe en 1825, dans l'atelier d'Horace Vernet, un soir de Noël. Des artistes sont réunis. On lit, danse, fume, peint. Marcel s'essaie, par fantaisie, et sous un faux nom, à caresser la muse de l'hôte. Il participe au réveillon. On attend un dernier convive : c'est Virginie, qui ne porte encore que ce seul nom, car il lui faudra attendre un peu pour devenir la Déjazet que chacun adule. Elle paraît, fredonnant le fameux *Frétilion*. M. Duvernois a fait Marcel riche. Il a voulu qu'il tombât sur-le-champ, amoureux de Virginie et — resté seul avec elle — le lui dise ! A quoi Virginie n'objecte pas grand-chose quand le comte Alexis de Jourville-Carquèse survient. Adieu l'idylle esquissée. Elle sera peut-être le ressort qui poussera Virginie vers la gloire, car le comte lui demande de chanter à l'importante soirée qu'il donne ce jour même.



(Photo G.-L. Manuel frères.)

YVONNE BROTHIER, dans le rôle de *Virginie*.

Le deuxième acte se passe, Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel du comte. Si Virginie est venue, c'est peut-être seulement pour retrouver l'objet de sa flamme naissante. Elle se rend compte de la position sociale de Marcel, s'énerve à cette pensée, se reprend, domine son émoi et mystifie le comte avant de devenir l'idole de

ses opulents auditeurs, qui maintenant, sent-elle, sont comme nécessaires à l'épanouissement de son talent.

Au troisième acte, Virginie retourne dans l'atelier en fumé. Ses camarades ne sont plus pour elle, ce qu'ils étaient il y a quel-



(Dessin de Taslitzky.)

MIGUEL VILLABELLA  
dans le rôle de Marcel.

ques heures. Eux aussi la sentent différente. Lorsque Marcel reparaira, ce sera en maître de Virginie, volontairement accepté par celle-ci.

Cette œuvre ressortit au genre de la comédie lyrique et fait de nombreux emprunts à la musique qui fut populaire aux environs de 1830. L'auteur du *Rêve* et de *Messidor* a manifestement cherché à écrire un ouvrage dont la légèreté pourra surprendre nombre des admirateurs de M. Alfred Bruneau.

M. Jacques Rouché a donné, comme il convenait, à son confrère de l'Institut une distribution de haut rang. Parmi les pensionnaires de l'Académie Nationale de Musique, on relève, en effet, en tête de l'affiche, les noms estimés de MM. Rouard, Rambaud, Huberty, et de Mlle Aimée Mortimer. M. Villabella, naguère transfiguré de l'Opéra-Comique, personifie élégamment le jeune seigneur qui va ouvrir, par amour à la Déjazet, les salons de l'aristocratie parisienne. Le rôle principal, celui de Virginie elle-même, a été confié à Mlle Yvonne Brothier, qui paraissait pour la première fois sur la scène de l'Opéra. Il est incontestable qu'elle a tiré le parti le plus expédient de cet emploi particulièrement délicat. Il est non moins certain que sa voix a rempli à souhait, et avec la plus grande aisance, l'hémicycle dont on aurait pu craindre pour elle les vastes dimensions, et qu'elle s'est jouée des difficultés techniques redoutables accumulées dans cette partition. L'effort très méritoire, et sans doute très désintéressé, que Mlle Yvonne Brothier a consenti à s'imposer, nous oblige à lui rendre cet hommage sincère.

La Rédaction.